

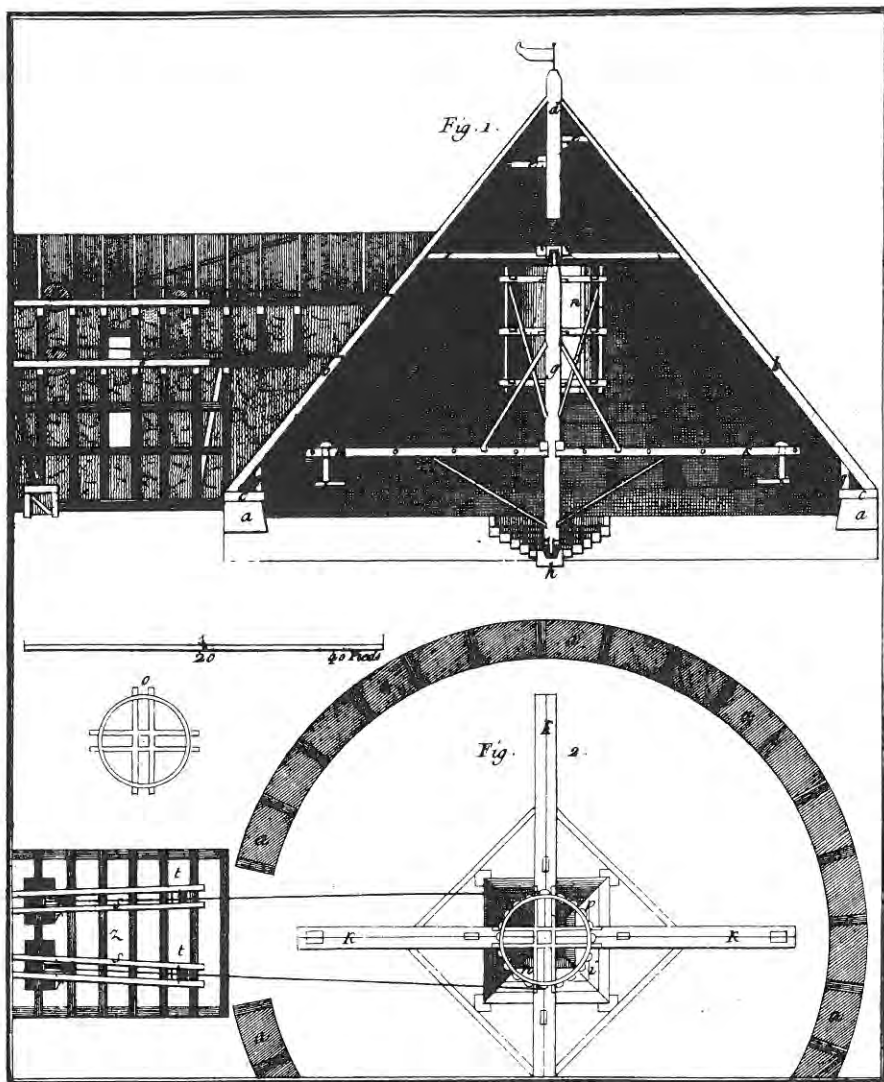
Patrimoine Industriel

Bureau de dépôt: Liège I



N° 22 — AVRIL 1992

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'A.S.B.L «PATRIMOINE INDUSTRIEL WALLONIE-BRUXELLES»



Sommaire

Articles et notes

Ph. TOMSIN :

«La Houillère» de Léonard Defrance.

Approche de la technologie dans l'iconographie 3

Publications 20

Protection 25

Appel 25

Informations 26

Vie de l'Association 29

N'OUBLIEZ PAS VOTRE COTISATION

Cotisations annuelles

Il était devenu indispensable d'envisager leur relèvement. Leur tarif actuel remonte à 1984...

Pour certaines, la réception du «Bulletin» excède leur taux net!

L'Assemblée générale du 23 mars 1991 (Bruxelles, Centre Botanique) a décidé les nouveaux tarifs suivants :

- Membre individuel effectif 500 FB
- Associations culturelles 750 FB
- Associations commerciales 1.000 FB
- Entreprises, membres protecteurs 3.000 FB

Appel à tous!

(«Bulletin» du P.I.W.B.)

Nous cherchons de la matière rédactionnelle sur :

1. Articles et notes.

2. Publications et informations.

(livres/revues/actes/mémoires de fin d'études/revues de presse/
notes de lecture).

3. Protection.

(classements/législation/projets de réhabilitation/menaces et destruction).

4. Agenda.

(expos/manifestations/congrès/informations diverses/annonces).

5. Vie de l'association.

(rapports et administration P.I.W.B. : personalia/divers).

N.B. (les rubriques seront remplies en fonction des envois et des circonstances).

L'**échéance** des envois pour le n° **23** est fixée au 15 mai 1992. Merci!

Nous n'assumons aucune responsabilité en ce qui concerne les opinions émises et les illustrations utilisées par les auteurs.

Les auteurs d'articles ont droit à dix exemplaires justificatifs du bulletin, les auteurs de comptes rendus et de notes d'information à cinq exemplaires.

«La Houillère» de Léonard Defrance. Approche de la technologie dans l'iconographie ⁽¹⁾

Introduction

«La Houillère» du peintre Léonard Defrance (fig. 1)⁽²⁾ est datée des environs de 1777-1780⁽³⁾. Deux dessins préparatoires à ce tableau sont connus : trois études d'ouvriers vus de dos⁽⁴⁾, et un croquis de la scène centrale représentant le groupe de personnages⁽⁵⁾. Il faut maintenant compléter cette série par des croquis d'équipements techniques (fig. 3), indûment identifiés à des «instruments aratoires»⁽⁶⁾; j'y reviendrai par la suite.



Fig. 1 - Léonard Defrance, *La houillère*, H/B, 35.5 cm x 52 cm, Musée de l'Art Wallon de Liège (photo de l'auteur).

La plupart des auteurs ayant porté leur attention à ce tableau y voient une œuvre de belle facture, doublée d'un témoignage intéressant sur la houilleries liégeoise au XVIII^e siècle⁽⁷⁾. Peu s'attardent à détailler le contexte technique. C'est ce que cette approche de la tech-

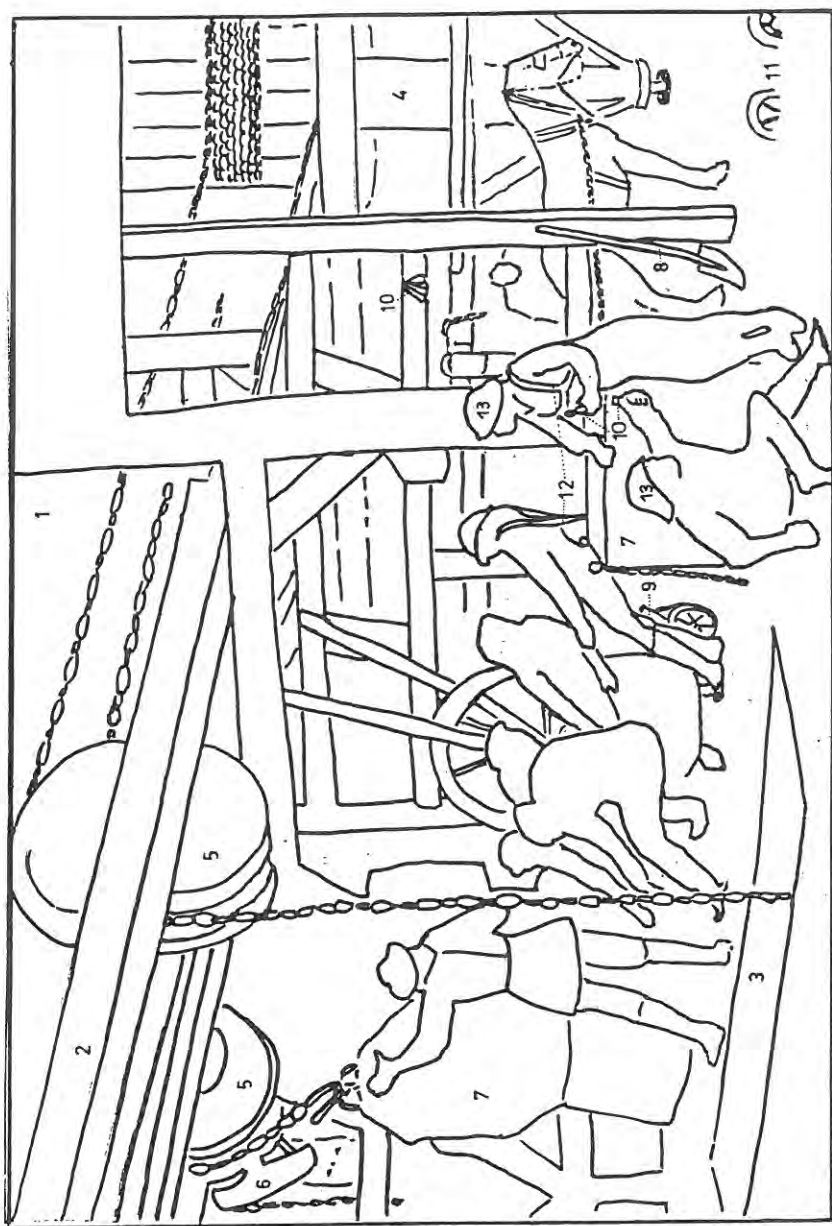


Fig. 2 - Représentation schématique du tableau.

nologie dans l'iconographie, accompagnée d'une représentation schématique du tableau (fig. 2)⁽⁸⁾, va s'efforcer de faire.

Le local de travail

1. La hutte (fig. 2, n° 1)

Le bâtiment couvrant le puits d'extraction est un hangar d'aspect rudimentaire; quelquefois coiffé d'un toit de chaume, il porte le nom de «hutte»⁽⁹⁾. Selon des écrits contemporains de Defrance, «quand cette baraque est faite grossièrement et n'emporte que peu de matériaux, elle retient le nom de hutte, en patois *houtte*, mais cela n'a lieu que pour quelques petites bures»⁽¹⁰⁾, et «la *houtte* en langue vulgaire est la même chose que la hutte en français, elle sert de fermeture et de couverture...»⁽¹¹⁾. Le «patois» ou la «langue vulgaire» dont il est question, c'est le wallon liégeois, *houtte* étant la traduction du français *hutte*⁽¹²⁾.

Peu de détails de l'architecture de la hutte apparaissent sur le tableau; de ce bâtiment volumineux, seules quelques planches de couverture sont visibles dans la partie supérieure de la composition.

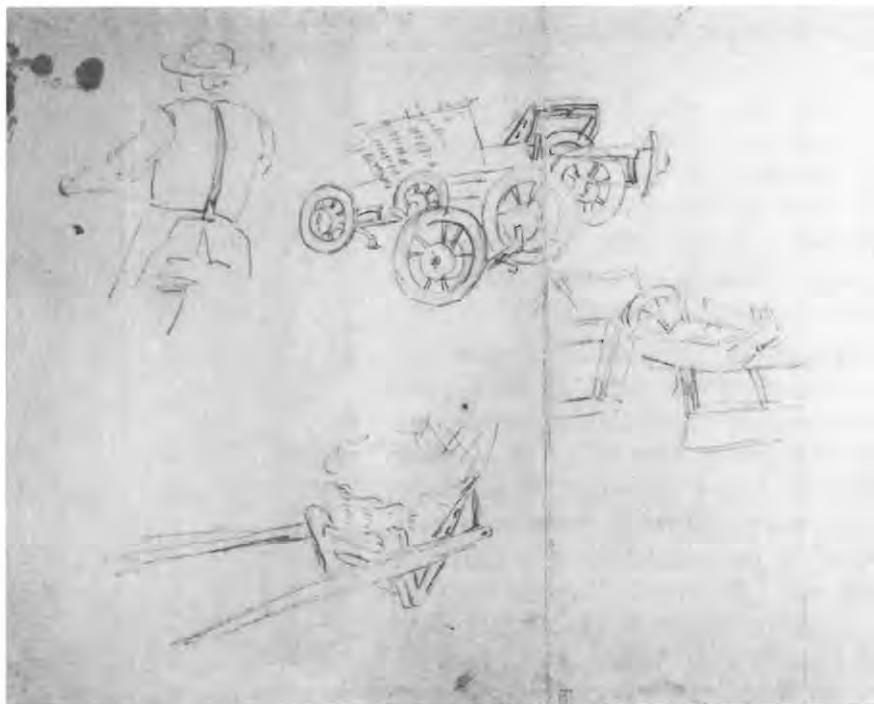


Fig. 3 - Dessin préparatoire pour *La houillère*, pierre noire, 33 cm x 41 cm, Cabinet des Estampes de la Ville de Liège (photo du cabinet des Estampes).

2. La belle-fleur (fig. 2, n° 2)

La belle-fleur ou «chevalet» est la structure de poutres de bois supportant le système de traction à la verticale du puits⁽¹³⁾. Parfois garnie de planches à hauteur d'appui sur trois de ses quatre côtés et recouverte d'un toit de clayonnage ou de paille⁽¹⁴⁾, elle est constituée de fortes pièces de bois qui forment la «cage à claire-voie»⁽¹⁵⁾.

Comme la plupart des structures importantes, la belle-fleur est assemblée au moyen de poutres de chêne⁽¹⁶⁾; la mention de «26 mètres de bois de chêne ayant servi à la belle-fleur de la machine»⁽¹⁷⁾ témoigne de l'emploi de ce matériau, apprécié pour sa résistance. Les poutres ont 6 à 7 pouces d'épaisseur⁽¹⁸⁾, soit environ 16 à 18 cm⁽¹⁹⁾.

La belle-fleur représentée par Defrance est d'une relative simplicité; les longues traverses supportant les poulies reposent sur une autre traverse, elle-même encastree dans deux robustes montants verticaux et consolidée au moyen de contre-fiches. Les composantes de cet assemblage sont d'une section importante, ainsi qu'en fait état Morand.

3. Le puits (fig. 2, n° 3)

Les fosses d'une certaine importance, dites «de grand athour»⁽²⁰⁾, comprennent deux orifices placés à peu de distance l'un de l'autre: le bure, qui permet aux ouvriers l'accès aux galeries et la remontée du charbon; et le bure d'*airage* ou *burtai*, destinée à aérer les travaux intérieurs⁽²¹⁾.

Le bure est un puits de section rectangulaire parfois divisé en deux compartiments par une cloison de briques; ses dimensions sont de 9 à 12 pieds de long sur 6 à 8 de large⁽²²⁾. Le choix d'un pied de 29,18 cm porte les dimensions du puits de 2,62 m à 3,5 m de long sur 1,75 m à 2,33 m de large⁽²³⁾. Les quatre parois du puits s'appellent les *maxhires* ou *mahires*⁽²⁴⁾; son revêtement intérieur est en bois, en brique ou en pierre⁽²⁵⁾. Près de l'orifice du bure (fig. 4), une planche (a) éloigne des

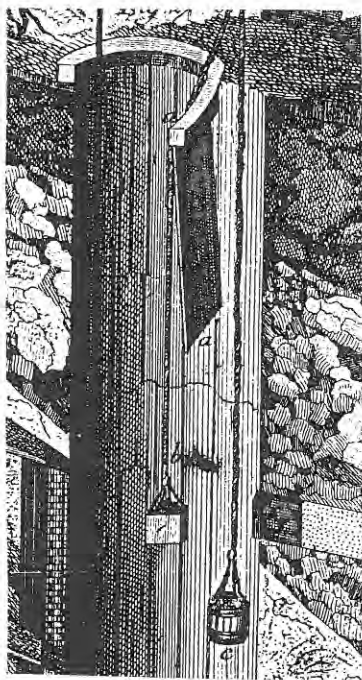


Fig. 4 - Le bure et le pas du bure, gravure (détail) extraite de MORAND J.-F.-Cl., op. cit., pl. XVII, fig. 2.

parois le récipient (b) ramenant la houille; celui-ci sera déversé à même le sol, sur le « pas du bure »⁽²⁶⁾.

Dans la représentation qu'en donne Defrance, les proportions du puits sont semblables à celles renseignées dans les ouvrages anciens, mais l'obscurité dans laquelle est plongée cette partie de la composition ne permet pas de détecter la présence éventuelle d'une planche écartant des parois les récipients de houille, ni de déterminer la nature du revêtement intérieur du puits.

Les machines

1. Le *hernaz* (fig. 2, n° 4)

Le *hernaz* est la forme primitive des ascenseurs de puits. Selon Morand (fig. 5),... le *tambour vertical B* est traversé dans le bas de plusieurs bras de leviers longs de 15 pieds (8 m), munis de palonniers pour y attacher les chevaux, la chaîne qui tourne sur ce cylindre répond à deux rolles ou poulies *A, A* ajustées dans le châssis de la charpente⁽²⁷⁾. L'échelle de la gravure permet de fixer le diamètre moyen du tambour à 230 cm et la distance le séparant des poulies à presque 14 m. Pour lui assurer une grande solidité, le *hernaz* est construit en chêne; l'axe du tambour, désigné par les termes « d'arbre de fosse » ou *aube* ou encore *abe*, est obtenu à partir d'un tronc d'arbre⁽²⁸⁾.

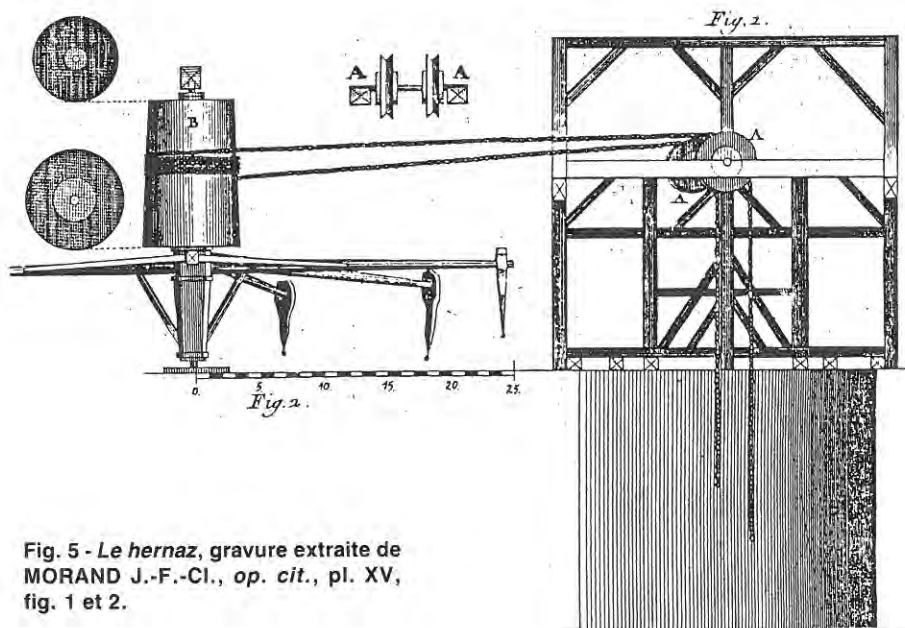


Fig. 5 - Le *hernaz*, gravure extraite de MORAND J.-F.-Cl., *op. cit.*, pl. XV, fig. 1 et 2.

En français, le *hernaz* prend le nom de «baritel à chevaux» (voir couverture); au XVIII^e siècle, cette installation était la plus connue et la plus en usage en France, surtout dans les mines de charbon⁽²⁹⁾. L'arbre vertical (g) tournant à sa base sur un pivot (h) est muni de bras horizontaux (k) à chacun desquels s'attellent un ou deux chevaux. Les cordes ou les chaînes de fer employées pour la traction des charges, guidées par les roulettes (tt) et les poulies (rr), s'enroulent sur le tambour (n) solidaire de l'arbre vertical.

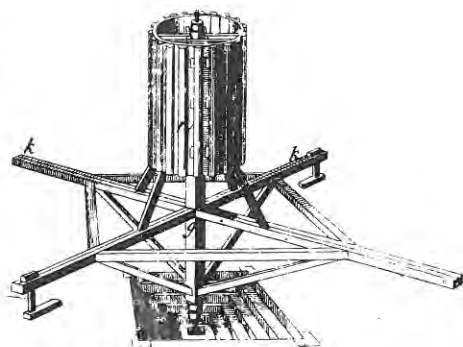


Fig. 6 - Le baritel à chevaux, perspective, gravure extraite de MONNET M., *op. cit.*, pl. 17, fig. 4.

La «cuvette» (h), qui est une crapaudine de fer enchâssée dans un morceau de chêne, supporte l'ensemble de l'installation. Les bras (fig. 6, k) sont renforcés dans les plans horizontaux et verticaux respectivement au moyen d'entretoises et de contre-fiches⁽³⁰⁾. S'il n'est pas mentionné en quels matériaux sont conçus ces «baritels», l'échelle de la gravure permet de fixer le diamètre du tambour à environ 325 cm, la distance le séparant des poulies à un peu plus de 18 m, et la longueur des bras aux alentours de 8 m.

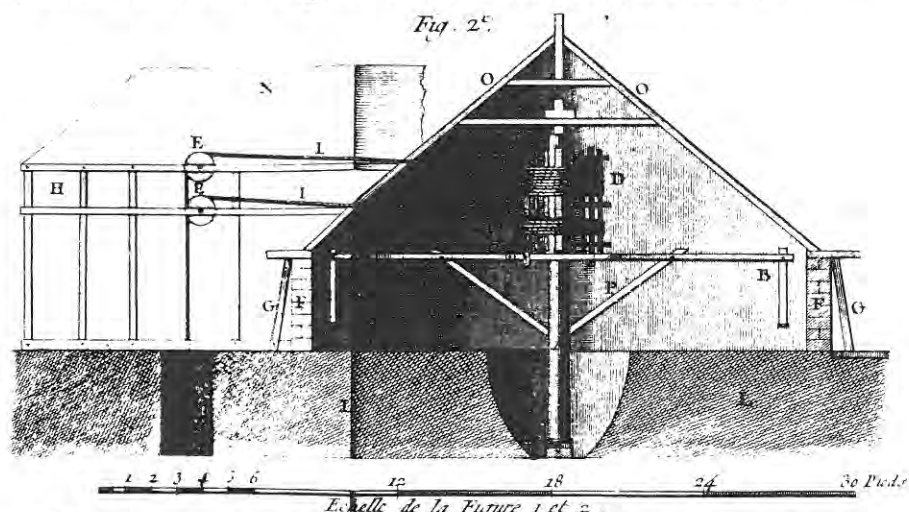


Fig. 7 - La machine à moulette, gravure extraite de JARS G., *op. cit.*, pl. 11, fig. 2.

Employée au XVIII^e siècle dans les mines de cuivre du Lyonnais, la «machine à moulette» (fig. 7)⁽³¹⁾ fonctionne selon les mêmes principes. En se référant à l'échelle de la gravure, on peut estimer la longueur des bras à un peu moins de 6 m, le diamètre du tambour à 120 cm, et la distance le séparant des poulies à 460 cm.

Le *hernaz* que représente Defrance est semblable pour sa partie inférieure à celui décrit par Morand, l'extrémité de l'arbre circulaire reposant sur un support à même le sol⁽³²⁾; pareillement aux installations décrites par Monnet et Jars, le tambour circulaire est un assemblage de planches verticales. Les bras d'entraînement ne sont consolidés par des contre-fiches que dans leur partie supérieure, et sont munis de palonniers d'une forme particulière mais nullement fantaisiste. Les proportions des différents mécanismes sont bien respectées.

L'usage d'un unique cheval pour desservir l'installation peut s'expliquer de trois manières: soit le peintre néglige d'en représenter d'autres, soit il s'agit du seul animal dans son champ de vision, soit enfin cette machine n'est entraînée que par un seul cheval, situation qui se produit occasionnellement puisqu'on en attelait au *hernaz* de un à huit⁽³³⁾.

2. Les poulies et les chaînes (fig. 2, n° 5)

Les poulies nommées *rolles* ou *roles du bure* (fig. 5, A), garnies de *cerceaux de fer*, ont un diamètre d'environ 3 pieds (1 m)⁽³⁴⁾; creusées d'une gorge, traversées en leur centre par un boulon et montées sur une poutre de la belle-fleur nommée «écharpe» ou «chape», les poulies sont faites en chêne ou en hêtre⁽³⁵⁾.

La chaîne de fer s'enroulant autour du tambour se termine par quatre chaînons (les *cotzées*) auxquels s'attache le récipient contenant la houille. La longueur de cette chaîne correspond à la profondeur du puits⁽³⁶⁾; de nombreux termes la désignent: *chivre*, *chief de fosse*, «maîtresse chaîne» ou «chaîne du bure»⁽³⁷⁾.



L'emploi du chêne pour la construction des poulies et du fer pour leur axe et pour les chaînes

Fig. 8 - Hutte et hernaz de fosse, gravure de Wenzel Hollar, extraite de HENKART R., op. cit., p. 90.

de traction est recommandé par d'autres auteurs⁽³⁸⁾. Afin d'éviter le glissement, la chaîne fait cinq à six tours et demi sur le tambour; elle se termine par un croc, l'une de ses extrémités arrive au pas du bure quand l'autre atteint le fond; les cotzées qui la complètent sont solidaires du croc par l'intermédiaire d'un anneau de métal⁽³⁹⁾. D'autres documents iconographiques corroborent les renseignements obtenus jusqu'ici sur le *hernaz* et son infrastructure: la *Hutte et hernaz de fosse* (fig. 8)⁽⁴⁰⁾, le *Manège d'extraction à chevaux*⁽⁴¹⁾, et *L'exploitation des Burres suivants et Hernaz* (fig. 9)⁽⁴²⁾.

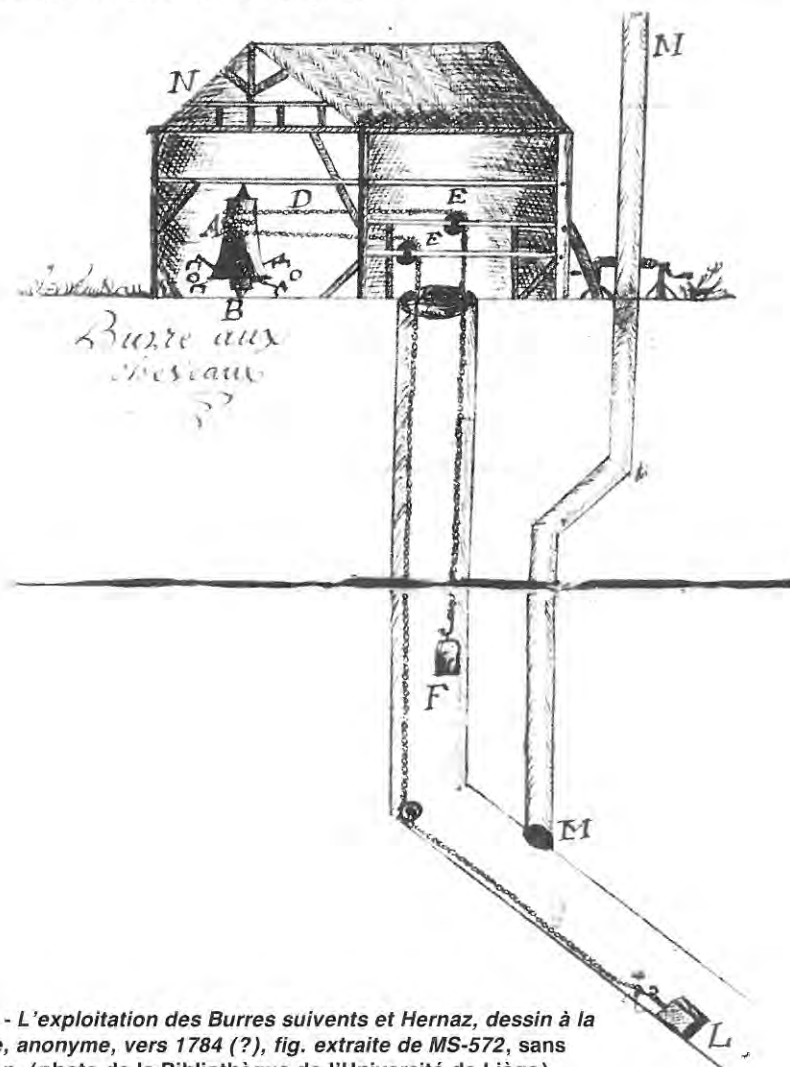


Fig. 9 - *L'exploitation des Burres suivants et Hernaz*, dessin à la plume, anonyme, vers 1784 (?), fig. extraite de MS-572, sans n° de p. (photo de la Bibliothèque de l'Université de Liège).

Le peintre restitue fidèlement l'aspect et les proportions des poulies, leur gorge est nettement visible. Quant aux chaînes, elles sont reproduites avec une minutie qui ne laisse pas place à l'équivoque.

3. La pompe à feu (fig. 2, n° 6)

Dans le coin supérieur gauche du tableau, Defrance représente une partie du mécanisme d'une pompe à feu. Cette installation, aussi appelée «machine de Newcomen», a pour fonction de vider les galeries des eaux d'infiltration⁽⁴³⁾. Selon *L'Encyclopédie* (fig. 10)⁽⁴⁴⁾, le balancier (ab), dont les extrémités se terminent par des jantes cannelées de 8 pieds 2 pouces de long (265 cm) sur 20 à 22 pouces de large (54 à 60 cm), est constitué d'une grosse poutre de 20 à 30 pouces d'épaisseur (54 à 62 cm); des chaînes sont suspendues aux jantes. La première installation d'une pompe à feu à Liège remonte à 1720⁽⁴⁵⁾; celle décrite dans *L'Encyclopédie* est probablement assez semblable d'aspect aux pompes en service à Liège; selon le commentaire des planches, *la machine dont il est question ici est celle qui fut employée au Bois de Boussut, proche de Saint-Guillain, en la Province du Hainault Autrichien*⁽⁴⁶⁾; elle y fut installée en 1745 par le liégeois Lambert Rorive⁽⁴⁷⁾.

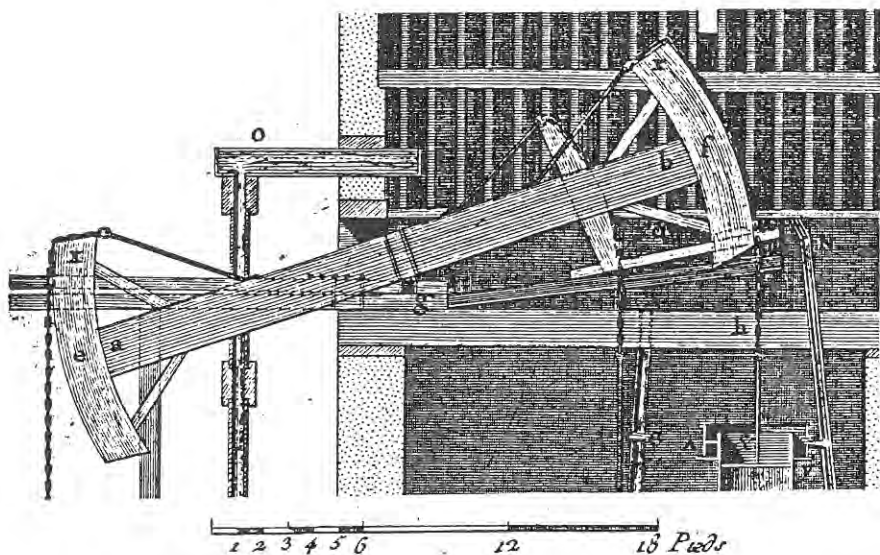


Fig. 10 - Balancier d'une pompe à feu, gravure (détail) extraite de *L'Encyclopédie*, loc. cit., pl. 4.

Les outils

1. Le *cuffat* (fig. 2, n° 7)

Parmi la grande diversité de termes utilisés pour désigner les récipients contenant la houille, celui de *cuffat* est le plus général et le plus approprié⁽⁴⁸⁾. Ce récipient est en bois et renforcé de bandes métalliques (fig. 11)⁽⁴⁹⁾; il en existe des grands de 3,5 pieds de côtés (110 cm) et des petits d'un volume moitié moindre. Les formes et les contenances varient selon la nature de la charge, parfois même d'une exploitation à l'autre. Reposant sur des coutumes et une grande variété d'unités, ce système de poids et mesures est d'une extrême complexité⁽⁵⁰⁾.

Le *cuffat* représenté par Defrance n'est pas de section carrée comme celui décrit par Morand; en revanche, les renforts métalliques se distinguent aisément sur la partie inférieure du *cuffat* de gauche, et sur celui de droite les anneaux munis de *cotzées* sont clairement visibles. Cet aspect différent n'a pas de quoi surprendre, compte tenu de la grande diversité des récipients en usage à l'époque.

2. La pelle (fig. 2, n° 8)

Bien que de petite dimension et dans l'obscurité, la pelle représentée par le peintre s'apparente plutôt à la *trivelle* ou «truelle» (fig. 12)⁽⁵¹⁾ qu'aux *truvèles* plus récentes, dont les différents modèles sont plus larges à la base ou possèdent un manche moins long⁽⁵²⁾. La longueur de cet outil est de trois pieds, soit un peu moins d'un mètre.

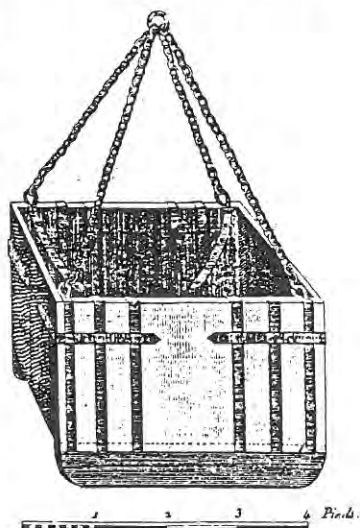


Fig. 11 - *Petit cuffat*, gravure extraite de MORAND J.-F.-Cl., *op. cit.*, pl. X, fig. 2.

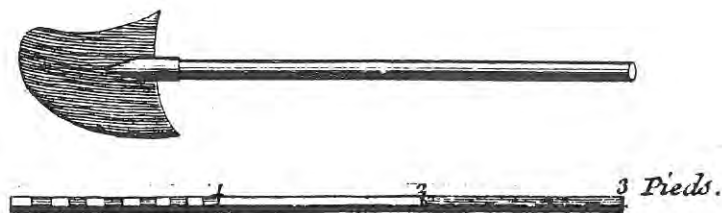


Fig. 12 - *La trivelle ou truelle*, gravure extraite de MORAND J.-F.-Cl. *op. cit.*, pl. VIII, fig. 8.

3. La brouette (fig. 2, n° 9)

Une roue de brouette apparaît derrière le groupe central de personnages. Cette brouette (la *berwette*) est employée pour mener la houille sortie du puits vers le *paire*⁽⁵³⁾.

4. Les chandelles (fig. 2, n° 10)

Le personnage debout à la droite du *cuffat* tient dans sa main gauche une chandelle. Ainsi tenue par sa base, il s'agit d'une *tchandèle di houyeû* (fig. 13); munie d'une double mèche, elle se fixe à l'aide d'une motte d'argile sur le bord du chapeau de cuir des mineurs; elle reste en usage dans les mines liégeoises jusqu'à l'invention de la lampe de sûreté au XIX^e siècle⁽⁵⁴⁾.

Sur des traverses à l'avant du cheval, DeFrance représente un «paquet de chandelles» (fig. 14); fondues par paires autour d'une mèche commune, elles se répartissent de la sorte une fois suspendues⁽⁵⁵⁾.



Fig. 13 - La *tchandèle di houyeû*, figure extraite de DL, p. 633, fig. 657.

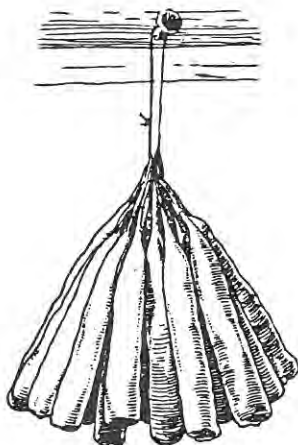


Fig. 14 - Le *paquet de chandelles*, figure extraite de DL, p. 632, fig. 651.

5. Le *galhiot* (fig. 2, n° 11)

Dans le coin inférieur droit du tableau se devinent deux roues de petit diamètre; il s'agit d'un des deux essieux d'un *galhiot* (fig. 15). Ce train de roues tout en fer porte une caissette de bois et est destiné à parcourir les galeries inclinées; il est équipé de roues plus petites à l'avant (14 pouces soit 37 cm) qu'à l'arrière (19 pouces soit 51 cm)⁽⁵⁶⁾.

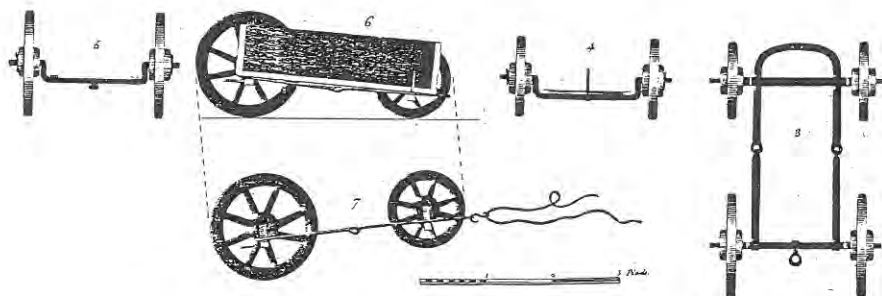


Fig. 15 - Le galhiot, gravure extraite de MORAND J.-F.-Cl., op. cit., pl. IX, fig. 3 à 7.

Les vêtements de travail

1. Les bretelles (fig. 2, n° 12)

L'ouvrier sur la droite du groupe central porte des bretelles fort semblables à celles du *hiertcheû à batch* (fig. 16). Les *burtèles di hærtcheû* sont confectionnées au moyen de bandes de toile forte placées sur les épaules, passant sous les bras⁽⁵⁸⁾, et se réunissant sur le bas du dos à une *manole*, petite pièce de fer en forme de poignée portant un crochet (fig. 17)⁽⁵⁹⁾. Ces bretelles tressées de corde ont trois doigts de large; elles se terminent par un anneau auquel s'attache le crochet solide du caisson de bois servant au transport de la houille dans les galeries⁽⁶⁰⁾.

Les bretelles de l'ouvrier s'appuyant sur le *cuffat* semblent complétées d'une sangle horizontale à hauteur de la poitrine.



Fig. 16 - Le hiertcheû à batch, figure extraite de DL, p. 322, fig. 346.

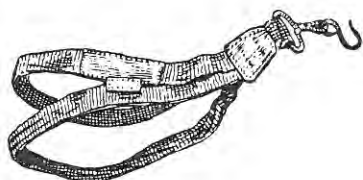


Fig. 17 - Les burtèles di hærtcheû, figure extraite de HL, p. 36, fig. 58.

2. Le chapeau (fig. 2, n° 13)

Le chapeau porté par plusieurs personnages s'identifie parfaitement au *tchapê d'cûr* ou *d'houyeû* (fig. 18); il s'agit d'un chapeau en cuir bouilli⁽⁶¹⁾.



Fig. 18 - Le *tchapê d'cûr* ou *d'houyeû*, figure extraite de DL, p. 207, fig. 218.

Les ouvriers

Les deux personnages sur la droite du *cuffat*, vu leur équipement et le jeune âge qu'ils présentent, sont probablement des «moindres» ou *hiercheurs*; travaillant souvent par équipe de deux (*a cope*), leur rôle est de traîner la houille des galeries à le bure⁽⁶²⁾.

Au pas du bure, les «déchargeurs» recueillent les *cuffats* à leur sortie du puits et en vident le contenu à même le sol, afin d'en remplir les brouettes⁽⁶³⁾.

Les brouettes sont alors menées par la *berwetresse*⁽⁶⁴⁾, fonction que remplit vraisemblablement le personnage féminin du groupe central.

Derrière le cheval apparaît le «conducteur des chevaux» ou «chasseur au bure»⁽⁶⁵⁾, ou «chasseur de chevaux»⁽⁶⁶⁾ ou plus simplement «chasseur»⁽⁵⁷⁾ ou encore en wallon liégeois *tchesseus à bure*⁽⁶⁸⁾; son rôle est de diriger les chevaux du *hernaz*.

Le dessin préparatoire (Fig. 2)

On reconnaît dans ces croquis un *galhiot* (les roues montées sur essieux), le personnage déchargeant le *cuffat* dans la scène centrale du tableau (ses *burtêles*, son *tchapê d'cûr* et l'attitude qu'il adopte sont semblables), et une brouette portant un récipient comparable au *bot d'boterêsse*, employé notamment pour transporter la houille⁽⁷⁰⁾. Ces différentes observations autorisent à établir une liaison entre ce dessin préparatoire et le tableau.

Conclusions

«La houillère» de Léonard Defrance est incontestablement une reproduction fidèle de l'intérieur d'une «hutte» de la fin du XVIII^e siècle. Toutefois, plus encore que de la propriété d'une petite association de «comparchoniers», il doit s'agir de l'installation d'un riche propriétaire; la présence simultanée d'un *hernaz*, d'un personnel important, et surtout d'une pompe à feu est de nature à s'en convaincre. L'éclairage particulier que le peintre jette sur le couple de personnages centraux lui donne de l'importance⁽¹⁾; peut-être s'agit-il des propriétaires de la fosse qui, marque supplémentaire de leur opulence, auraient pu avoir commandé ce tableau au peintre.

Philippe Tomsin,
Assistant au Centre d'Histoire des Sciences
et des Techniques de l'Université de Liège.

Notes

⁽¹⁾ La bibliographie exhaustive et l'ensemble des illustrations peuvent se consulter dans le mémoire de licence *Le contexte technique dans quelques tableaux de Léonard Defrance, peintre témoin de la technologie de son temps*, Université de Liège, 1989-1990, pp. 29-43, dont la présente notice constitue une synthèse. Les abréviations utilisées sont: *S.L.P.L.*, pour *Le Siècle des Lumières dans la Principauté de Liège*, catalogue d'exposition, Liège, 1980; *MS-572*, pour s.n., *Description des ouvrages de houillerie*, manuscrit in-16, rédigé ou compilé en 1784, Bibliothèque de l'Université de Liège, n° MS-572; *MS-527*, pour s.n. *Description des ouvrages de houillerie*, manuscrit in-f°, rédigé après 1766, Bibliothèque de l'Université de Liège, n° MS-527; *Encycl.*, pour DIDEROT et D'ALEMBERT, «Histoire Naturelle. Minéralogie», in *L'Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, t.XXIII, Paris, 1768; *B.S.L.L.W.*, pour *Bulletin de la Société Liégeoise de Littérature Wallonne*; *B.V.L.*, pour *Bulletin de la Société Royale «Le Vieux-Liège»*; *B.I.A.L.*, pour *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, C.A.P.L., pour *Chroniques Archéologiques du Pays de Liège*; *R.U.M.*, pour *Revue Universelle des Mines*, *E.M.V.W.*, pour *Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne*; *DL*, pour HAUST Jean, *Le Dialecte Wallon de Liège*. *Dictionnaire Liégeois*, Liège, 1933; *HL*, pour *Id.*, MASSART Georges, SACRE Joseph, *La Houillerie Liégeoise. Vocabulaire*, Liège, 1925.

⁽²⁾ Huile sur bois, 35.5 cm x 52 cm, signée vers la droite au tiers inférieur de la hauteur: *L. Defrance de Liege*, Musée de l'Art Wallon de Liège, inv. n° 21.

⁽³⁾ Sur base de caractéristiques stylistiques, selon DEHOUSSE Françoise, PACCO Maïté, PAUCHEN Maurice, *Léonard Defrance. L'œuvre peint*, Liège, 1985, p. 155, n° 273.

⁽⁴⁾ Sanguine, 26.5 cm x 40 cm, Cabinet des Estampes de la Ville de Liège, sans n° d'inv.; v. la reproduction dans *ibid.*, p. 155, n° 273a.

- (5) Sanguine, 20,5 cm x 26,5 cm, Cabinet des Estampes de la Ville de Liège, sans n° d'inv.; v. pareillement dans *ibid.*, p. 155, n° 273b.
- (6) Pierre noire, 33 cm x 41 cm, Cabinet des Estampes de la Ville de Liège, inv. n° K.59/22, cliché : Cabinet des Estampes. V. aussi *ibid.*, p. 26, fig. 20, et KUNTZIGER Marthe, *Catalogue illustré des collections de dessins déposés au Musée d'Ansembourg, au Musée des Beaux-Arts et à la Bibliothèque Centrale*, s.l., [Liège], 1921, p. 59, n° 22.
- (7) HELBIG Jules, *La peinture au Pays de Liège et sur les bords de Meuse*, Liège, 1903, p. 477; s.n. *Musée de l'Art Wallon, Liège. Catalogue des peintures*, Liège, 1954, n° 99; WINKELMAN H., *Des Bergbau in der Kunst*, Essen, 1958, p. 327; BERNARD Christine, *Activités et sites industriels de la Wallonie, vus par les artistes de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*, mémoire de licence, Université de Liège, 1975-1976, pp. 28-30; HANSOTTE Georges, «La houillère», in S.L.P.L., p. 66, n° 56; WIRTGEN Christine, DUSSART Bernard et Michel, «L'industrie du charbon à Liège», in *Visages industriels d'hier et d'aujourd'hui en Pays de Liège*, Liège, 1981, p. 40; HENDRICK Jacques, *La peinture au Pays de Liège au XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*, Liège, 1987, p. 253; GAIER Claude, *Huit siècles de houillerie liégeoise. Histoire des hommes et du charbon à Liège*, Liège, 1988, p. 85.
- (8) Dessin de l'auteur.
- (9) HAVERLIN DE LEXHY M., *Les houillères liégeoises au temps des Princes-Evêques*, Frameries, 1931, p. 8; v. aussi GAIER Cl., *op. cit.*, p. 84.
- (10) MORAND Jean-François-Clément, *L'Art d'exploiter les Mines de Charbon de Terre*, Paris 1768, p. 234, qui mentionne aussi le terme *houtche*.
- (11) MS-572, p. 19.
- (12) BORMANS Stanislas, «Vocabulaire du houilleur liégeois», in B.S.L.L.W., t.6, 1863, p. 206; v. aussi CAMBRESIER H.-J., *Dictionnaire wallon-français*, Liège, 1787, le terme y est renseigné et traduit par «abri».
- (13) *Encycl.*, p. 3, et pl. II, vignette.
- (14) MORAND J.-F.-Cl., *op. cit.*, p. 234 et pl. XII et XIII, fig. 1. V. aussi CAULIER-MATHY Nicole, *La modernisation des charbonnages liégeois pendant la première moitié du XIX^e siècle, techniques d'exploitation*, Paris, 1971, p. 81.
- (15) D'après Morand (p. 234), cette expression est employée conjointement avec celle de *belfleude*.
- (16) MORAND J.-F.-Cl., *op. cit.*, p. 231.
- (17) A.E.L., protocole du notaire W. Sauveur, à Fexhe-silins, acte du 18 juin 1807; rapporté par LESIRE Joseph, «L'industrie charbonnière au pays de Liège», in B.V.L., n° 84, juill.-oct. 1949, p. 410.
- (18) MORAND J.-F.-Cl., *op. cit.*, p. 231.
- (19) En utilisant pour le pouce français 2,7 cm, selon DAUMAS Maurice, (sous la dir. de), *Les premières étapes du machinisme*, t. II, *Histoire générale des techniques*, Paris, 1965, p. 316, car si Morand décrit les houillères liégeoises, il est français et fait publier son ouvrage à Paris (sur Morand, v. DEWE Henry, «Jean Morand, ami des maîtres de fosses liégeois», in R.U.M., 9^e série, t. III, 1947, pp. 3-10).
- (20) HAVERLIN DE LEXHY M., *op. cit.*, p. 8; HENNAUX Ferdinand, *La houillerie au Pays de Liège sous le rapport historique, industriel et juridique*, Liège, 1861, p. 60.
- (21) *Ibid.*; v. aussi MS-572, p. 26.

(22) DEMBLON Isidore, «Histoire de nos charbonnages. Monographie des bures des Bons-Buveurs et Chiens à Saint-Nicolas-Lez-Liège, précédé d'un aperçu sur l'ancien mode d'exploiter la houille au Pays de Liège», in *C.A.P.L.*, t. XXXVIII, 1947, p. 43.

(23) Le pied choisi, avec raison, dans l'étude citée à la note précédente est le pied de Saint-Lambert, base des mesures itinéraires et agraires selon DE BRUYN Pol, «Les anciennes mesures liégeoises», in *B.I.A.L.*, t. LX, 1936, p. 290 et 295.

(24) *MS-572*, p. 25.

(25) HAVERSIN DE LEXHY M. *op. cit.*, p. 10; MORAND J.-F.-Cl., *op. cit.* p. 245; *MS-572*, p. 23; PAISSE Jean-Marie, «Liège et le bassin minier français au XVIII^e siècle», in *La Vie Wallonne*, t. I, 1976, p. 239.

(26) MORAND J.F.Cl., *op. cit.*, p. 246 et pl. XVII, fig. 2.

(27) *Ibid.*, p. 237 et pl. XV, fig. 1 et 2.

(28) *Ibid.*, p. 232.

(29) MONNET M., *Traité de l'exploitation des Mines*, Paris, 1773, pp. 218-219 et pl. 15, fig. 1 et 2.

(30) *Ibid.*, p. 220 et pl. 17, fig. 4.

(31) JARS Gabriel, *Voyages métallurgiques ou recherches et observations sur les Mines & Forges de fer, la fabrication de l'acier, celle du fer-blanc, & plusieurs mines de charbon de terre, faites depuis l'année 1757 jusqu'à & compris 1769, en Allemagne, Suède, Norwege, Angleterre & Ecosse*, t. II, Lyon, 1774, pp. 286-287 et 581, pl. 11, fig. 1 et 2.

(32) Ce détail du tableau, peu visible, est peut-être la représentation du «pivot» ou «poinçon de fer» dont il est question à propos de l'arbre du *hernaz*, dans *MS-527*, p. 307.

(33) *Ibid.*, p. 302.

(34) MORAND J.-F.-Cl., *op. cit.*, p. 234 et 237; l'auteur n'explique pas le terme de *cerceaux de fer*. Probablement s'agit-il des renforts métalliques garnissant la gorge de la poulie, comme le montrent les figures de la pl. XIII.

(35) *Ibid.*, p. 232.

(36) *Ibid.*, p. 231.

(37) *ibid.*, p. 230.

(38) MONNET M., *op. cit.*, pp. 220-222.

(39) DEMBLON I., *op. cit.*, p. 43; v. aussi *id.*, «Ancienne houillière liégeoise. Notes sur les Chiffs (chaînes) et cowettes (chaînes de vallée) utilisées pour l'extraction jusqu'au début du XIX^e siècle», in *R.U.M.*, t. XII, 1956, pp. 596-601.

(40) Gravure de Wenzel Hollar (XVII^e siècle), figure extraite de HENKART Robert, «Notes sur les charbonnages d'Avroy au XVII^e siècle», in *B.I.A.L.*, t. LXXVI, 1963, p. 90.

(41) Gravure sur bois d'Alfred Martin, dans DESSARD Noël, *Au pays de la houille, Liège, 1930*, p. 23. Certes postérieure de plusieurs décennies à l'abandon de l'usage du *hernaz* dans les houillères, cette représentation peut malgré tout servir d'élément de confrontation; il me semble, après comparaison attentive, qu'Alfred Martin peut être soupçonné d'avoir utilisé la gravure de Hollar pour composer la sienne.

(42) Dessin à la plume anonyme (XVIII^e siècle), dans *MS-572*, sans n^o de p. Cliché: Bibliothèque générale de l'Université de Liège.

(43) HANSOTTE G., «Pays de fer et de houille», in *La Wallonie, le pays et les hommes. Histoire. Economie. Société*, t. I, s. I., 1975, p. 289.

(44) *Encycl.*, «Mathématique», t. II, Paris, Liège, 1785, p. 3; fig. dans le recueil des planches, «Hydrauliques. Pompe à feu. Coupe», t. VII, Paris, Liège, 1784, pl. 4.

(45) HANSOTTE G., «L'introduction de la machine à vapeur au Pays de Liège», in *La Vie Wallonne*, t. XXIV, 1950, p. 48.

(46) *Encycl., loc. cit.*, p. 3.

(47) HANSOTTE G., «L'introduction de la machine à vapeur...», in *op. cit.*, p. 55; d'après l'auteur, les Liégeois se montrèrent bien plus enclins de faire connaître cette machine à leurs voisins qu'à l'utiliser eux-mêmes.

(48) CAULIER-MATHY N., *op. cit.*, p. 290.

(49) MORAND J.-F.-Cl., *op. cit.*, p. 226 et pl. X, fig. 2.

(50) LEBOUTTE René, «A propos de mesures anciennes en matière de houillerie liégeoises», in *E.M.V.W.*, t. IX, n° 169-172, 1980-1981, p. 121.

(51) MORAND J.-F.-Cl., *op. cit.*, p. 223 et pl. VIII, fig. 8.

(52) *HL*, p. 228.

(53) MORAND J.-F.-Cl., *op. cit.*, p. 228 et pl. XV, fig. 1 (l'illustration n'est pas mentionnée, le détail sur le tableau étant trop discret pour mériter une comparaison). Le *paire* est le magasin où la houille est entreposée à sa sortie du puits, selon Morand, dans le second tome de son ouvrage (p. 1474).

(54) *DL*, p. 633, fig. 657.

(55) *Ibid.*, p. 632, fig. 651.

(56) MORAND J.-F.-Cl., *op. cit.*, p. 255 et pl. IX, fig. 3 à 7.

(57) *DL*, p. 322, fig. 346.

(58) *Ibid.*, p. 121 et 707.

(59) *HL*, p. 36, fig. 58.

(60) MORAND J.-F.-Cl., *op. cit.*, pp. 224-225. Un doigt est un quatre-vingtième d'aune, longueur de 44 pouces de Paris; après conversions, 3 doigts équivalent à 4,5 cm environ. Ces valeurs sont données dans le second tome de Morand, p. 782.

(61) *HL*, p. 207, fig. 218.

(62) *MS-572*, pp 11-12; MORAND, p. 211.

(63) *MS-572*, p. 12.

(64) *Ibid.*, p. 14. Morand (p. 212) parle aussi de «meneuse» et de *monresse*.

(65) MORAND J.-F.-Cl., *op. cit.*, p. 212.

(66) *MS-527*, p. 302.

(67) *MS-572*, p. 12.

(68) DEMBLON I., *op. cit.*, p. 43.

(69) *Cf. supra*, note 6.

(70) *DI*, p. 95, fig. 109.

(71) Ce procédé est courant chez Defrance: v. par exemple la *Visite à la manufacture de tabacs* (DEHOUSSE F., PACCO M., PAUCHEN M., *op. cit.*, pp. 165-166, n° 310), la *Visite à la fenderie* (*ibid.*, pp. 161-162, n° 296) ou l'*Intérieur d'imprimerie* (*ibid.* p. 167, n° 314).

Publications

□ Jean-Paul FLAMAND, **Loger le peuple. Essai sur l'histoire du logement social**. Préface de Roger-Henri Guerrand (Collection «Textes à l'appui»). Paris, Editions La Découverte, 1989. In-8, 369 p., ill., 220 FF.

J.-P. Flamand, professeur à l'Ecole d'architecture de Paris La Vilette, nous donne ici un maître-livre qui servira certainement de base à d'autres travaux concernant tant la France que d'autres pays ou régions; nous pensons, bien entendu, à la Belgique.

En fait, ce n'est que tardivement que fut reconnue la nécessité de loger le peuple, alors même que l'industrialisation de la France, au cours du XIX^e siècle, s'est accompagnée d'une urbanisation rapide, laquelle générât une crise permanente du logement. Ce fut d'abord la préoccupation de quelques philanthropes marqués par l'hygiénisme, puis de rares patrons, avant que l'Etat ne se trouve en devoir de faire face à ses responsabilités.

L'auteur retrace l'histoire du logement social depuis les cités ouvrières sises à proximité des mines et des usines jusqu'aux villes nouvelles, en passant par les célèbres Habitations à Bon Marché. L'œuvre de Henri Sellier, Louis Loucheur ou de Raoul Dautry ainsi que les propositions urbanistiques ou architecturales de Tony Garnier ou de Le Corbusier sont ici replacées dans leur contexte politique et économique.

Mêlant l'essai à l'érudition historique, cet ouvrage montre comment la recherche d'un consensus républicain et la poursuite de la modernité ont agi pour susciter des décisions et ouvrir des chantiers. En inscrivant son analyse au cœur des mouvances démographiques, économiques, sociales et idéologiques qui ont fait la France actuelle, l'auteur s'attache à marquer la spécificité institutionnelle, mais aussi architecturale et urbanistique, de ces politiques. Elles portent l'empreinte des pesanteurs de la société française, de ses blocages et de ses avancées.

Jean-Pierre HENDRICKX

□ **L'industrialisation**, numéro spécial de la revue **Histoire, Economie et Société**, Paris, t. VIII, 1989.

La revue **Histoire, Economie et Société** (anciennement **Revue d'histoire économique et sociale**) publie ici une douzaine de rapports qui ont été présentés à l'occasion du colloque organisé les 11 et 12 décembre 1987 par le groupe des chercheurs d'Histoire moderne et contemporaine du C.N.R.S. Les exposés reflètent non seulement le déroulement du colloque, mais aussi la volonté qu'ont eue les responsables de cette manifestation de ne pas limiter le thème au seul exemple français et à la période contemporaine. — Parmi ces communications, nous épinglerons plus spécialement celles qui ont un rapport avec notre discipline.

Alain GUERY, **Industrie et colbertisme; origines de la forme française de la politique industrielle?** (p. 297-312): ministre zélé du plus absolu des rois de France, Colbert n'en est pas moins cité en exemple par l'historiographie depuis la

III^e République. L'échec relatif de sa politique industrielle, les critiques qui, de son temps jusqu'au nôtre, ont accompagné son nom n'empêchent pas que Colbert reste lié «à la prise de conscience de l'économie moderne par la France au niveau gouvernemental» (Edgard Faure). Ce qui fait perdurer sa politique industrielle, c'est l'émergence d'un discours «industrialiste» cherchant à articuler le domaine de la production des biens avec celui de la production de savoir, la qualité des productions avec leur valeur esthétique dans le but d'assurer le maximum de travail à une population nombreuse.

Michèle MERGER, **L'industrie italienne des locomotives, reflet d'une industrialisation tardive et difficile** (1850-1914) (p. 335-370): pour son industrie ferroviaire, l'Italie fit d'abord appel, jusqu'au début des années 1880, successivement aux industriels britanniques (1850-1860), français (1860-1875) et allemands (1875-1885). Les deux entreprises pionnières — Ansaldo et les Etablissements de Pietrarsa — ne purent jouer qu'un rôle limité. Cependant, au cours de la période 1885-1905, l'Italie a vu sa production se développer sur une large échelle grâce à la conjonction de plusieurs facteurs: la signature des conventions ferroviaires de 1885, l'intervention de deux banques mixtes créées en 1894, l'accroissement de la demande intérieure et la formation de la main-d'œuvre. A la veille de 1914, la production nationale couvrait les besoins des Ferrovie dello Stato.

J. BOTTIN, **Les jeux de l'échange et de la production en Normandie à la fin du XIX^e siècle** (p. 373-382): première place du commerce maritime français à la fin du XVI^e siècle, Rouen est aussi un centre de production — notamment textile — de grande importance. L'auteur a établi ici une typologie des activités et une localisation des implantations afin de mieux saisir le poids respectif des facteurs qui interviennent dans la localisation des activités productives. Les évolutions ainsi observées traduisent l'intervention dans la sphère productive d'une métropole commerciale; apparaissent ainsi différents niveaux de forme de domination, d'orientation et d'organisation de la production.

Dominique BARJOT, **Innovation et travaux publics en France, 1840-1939** (p. 403-414): entre 1840 et 1939, les entreprises françaises de travaux publics se situèrent à la pointe de l'innovation mondiale. Afin de répondre, en France, aux besoins d'une clientèle exigeante — Ponts et Chaussées, compagnies ferroviaires, ou sociétés d'électricité — tout en économisant une main-d'œuvre de plus en plus coûteuse, elles s'appliquèrent à mettre au point des matériaux nouveaux ainsi qu'à réaliser des ouvrages de haute qualité au plus bas prix de revient. Elles préservèrent ainsi, tout au long de la période, un haut niveau de compétitivité internationale.

Patrice BOURDELAIS, **Employés de la grande industrie: les dessinateurs du Creusot, formation et carrières, 1850-1914** (p. 437-466): dans quelle mesure l'analyse quantitative simple des registres du personnel permet-elle de dépasser la traditionnelle description impressionniste des carrières dans l'entreprise? C'est l'une des questions auxquelles l'auteur tente de répondre ici en proposant de calculer, pour la population des dessinateurs de l'usine Schneider du Creusot, des indicateurs tels que l'âge à l'embauche suivant la formation initiale, l'âge à chacune des promotions, la durée des intervalles entre promotions,... Les diplômés des Ecoles des Arts et Métiers connaissent une carrière à la fois plus rapide et plus brillante que les élèves

qui n'ont pas dépassé le niveau du Groupe Spécial du Creusot. Par rapport à l'ensemble, l'entreprise Schneider offre à ses jeunes diplômés l'assurance de réussir une carrière plus honorable, même s'il est rarissime d'y atteindre le sommet de la hiérarchie.

Denis WORONOFF, **L'archéologie industrielle en France: un nouveau chantier** (p. 447-458): l'archéologie industrielle, telle qu'on la pratique en France, est l'étude du lien entre production et lieu de production. Ce champ de recherche comprend aussi bien la description des bâtiments que celle des infrastructures. En relèvent aussi l'analyse des postes de travail et de toutes les sortes de flux. Grâce à cette démarche, la connaissance du tissu industriel et du travail a fortement progressé. Discipline de terrain, l'archéologie industrielle emprunte aussi bien à la géographie, à la science des matériaux qu'à l'histoire de l'art. Elle fait appel, aussi souvent que possible, aux sources écrites et à l'iconographie. Et l'auteur d'ajouter que l'archéologie industrielle doit faire face à trois défis: dépasser les limites des monographies, se risquer à l'étude des industries actuelles, savoir se comporter à l'égard de l'offre et de la demande sociale.

Jean-Pierre HENDRICKX

□ Edward P. THOMPSON, **La formation de la classe ouvrière anglaise** (Collection «Hautes Etudes»). Paris, Editions Gallimard et Le Seuil, 1988. Gd. in-8, XVI, 795 p., 290 FF.

Limité par la place, nous ne pouvons que résumer très sommairement cet ouvrage fondamental qui nécessiterait des pages et des pages de commentaires et de critiques, élogieuses dans l'ensemble.

The making of the English Working Class a été publié pour la première fois à Londres en 1963. Sans s'apesantir sur les tribulations, de ce côté-ci de la Manche, de ce classique précédé d'une aura mythique – il fut réédité en 1968 et en 1980 – on peut avancer que ce livre événement déjà connu, commenté, critiqué dans d'autres pays européens, aux Etats-Unis également, s'est heurté en France à une sorte de résistance des clercs. Mais tout est à présent rentré dans l'ordre, si l'on peut dire, puisque nous disposons enfin d'une traduction française due à Gilles Dauvé, Mireille Golaszewski et Marie-Noëlle Thibault.

L'ouvrage commence en 1792; lorsque la monarchie est renversée à Paris, les jacobins anglais ne sont qu'une poignée. Ils réclament l'égalité des droits, puisque l'Angleterre, dit-on, est née libre. Leurs sociétés seront vite interdites et William Pitt les pourchasse sans relâche: la radicalisation de la Révolution française déclenche une peur panique en Angleterre et empêche toute revendication ouvrière. Cinquante ans plus tard, le radicalisme structure un monde ouvrier diversifié, mais organisé et conscient de ses droits. Entre ces deux moments, un chaos formidable sur fond de guerre: la machine à vapeur broie les enfants à la fabrique, la communauté traditionnelle se déchire sous l'effet du machinisme et de la concurrence. La révolution industrielle s'impose. De ces foules en proie au désespoir, de ce monde de marchands ambulants, d'égorgeurs de bestiaux, d'artisans aux anciennes traditions naît la conscience ouvrière. Pour la saisir dans sa formation, Thompson a puisé à toutes les sources de la culture populaire. Et ce grand classique d'histoire sociale est avant tout une somme d'érudition critique.

Né en 1924 à Oxford, Thompson fut professeur à l'Université de Warwick, où il créa et dirigea le Centre d'étude d'histoire sociale. Depuis 1972, il partage son temps entre la recherche, l'écriture et les conférences à l'étranger. Pour mieux saisir sa conception très personnelle de l'histoire, on lira, dans le présent ouvrage, ce qu'en dit Miguel Abensour: «La passion d'Edward P. Thompson» (p. I-XVI).

Jean-Pierre HENDRICKX

□ Jean-Louis BEAUCARNOT, **Les Schneider, une dynastie**. Paris, Hachette, 1986. In-8, 262 p., ill., 99 FF.

Conçu comme une saga, ce livre consacré aux capitaines d'industrie du Creusot nous fait pénétrer au cœur de la révolution industrielle du XIX^e siècle.

Spécialiste de l'histoire des familles, l'auteur essaie de comprendre la réussite exceptionnelle de cette famille qui compte dans ses alliés ou descendants aussi bien Jules Guesde que Giscard d'Estaing. Originaire de Lorraine, la famille Schneider a fait le Creusot, a constitué sa puissance en participant au pouvoir et son immense fortune par une succession d'intuitions de génie combinées avec des qualités de gestionnaires rares. Le travail est rendu difficile par la dispersion des archives consécutives à la dislocation de la société et par suite de l'extinction de la famille directe: il n'y a plus de Schneider. Sans se laisser rebuter par ces difficultés, suivant un plan chronologique, l'auteur a présenté d'abord l'ascension de la famille, insistant assez peu sur les personnalités, d'ailleurs difficile à cerner, puis consacre un chapitre à chacun des quatre «grands»: Eugène I^{er}, Henri, Eugène II et enfin Charles, incarnant successivement un volontarisme déterminé, le triomphe du paternalisme, les difficultés de l'entre-deux-guerres et enfin le déclin et l'éclatement de l'entreprise. Creusotin lui-même, l'auteur ne dissimule pas une certaine nostalgie. S'il n'en donne pas les références en note pour situer ses citations, il fournit néanmoins une bonne bibliographie, ainsi que les sources archivistiques auxquelles il a recouru. De cette belle étude, les résultats sont surprenants et éclairent même souvent la récente affaire Creusot-Loire.

Jean-Pierre HENDRICKX



Vue des usines du Creusot vers 1950.

□ Joan SCOTT et Louise TILLY, **Les femmes, le travail et la famille**, Paris, Editions Rivages, 1987. In-8, 268 p., ill., 105 FF.

Dès sa parution en 1975 aux Etats-Unis, l'ouvrage de J. Scott et L. Tilly, **Women, Work and Family** allait devenir très rapidement un classique et un travail de référence, bousculant l'opposition tenace qu'on établit si souvent entre tradition et modernité. Traduit en français en 1987, **Les femmes, le travail et la famille** n'a rien perdu de sa saveur; tout au plus a-t-il pris quelques rides. En étudiant le processus d'industrialisation de la France et de l'Angleterre du XVIII^e siècle à nos jours, les auteurs ont analysé les modifications que celle-ci a entraînées sur les rôles sexuels et familiaux. Le paysage brossé est surprenant: bousculée par des transformations économiques et démographiques, la cellule familiale répond en souplesse, mais se repose presque entièrement sur les rôles féminins. C'est aux femmes qu'on demande de s'adapter aux nouvelles conditions économiques; en conservant de façon immuable la responsabilité des tâches domestiques et en modulant leurs rythmes de travail à l'extérieur sur les besoins économiques de la communauté familiale. Si l'industrie a dépossédé la famille de son activité productrice, la famille a exercé une véritable influence sur les activités productrices de ses membres, essentiellement sur les femmes qui ont assumé les changements, sans rompre les liens familiaux et sans devenir pour autant plus ou moins égales à l'homme. A l'heure des *super-women*, parfois stressées de l'être, cet ouvrage montre en somme que le problème ne date pas d'hier et que les

femmes jouent depuis longtemps un rôle économique majeur sans s'être pour autant débarrassées de leurs tâches domestiques.

Pour plus de détails sur ce livre important, on nous permettra de renvoyer le lecteur au compte rendu de Danièle Voldman paru dans le n° 508 (16-31 mai 1988) de la **Quinzaine littéraire**, p. 22-23.

Jean-Pierre HENDRICKX



Protection

○ Sont proposés au classement comme monuments: le pont ferroviaire sur la Vesdre à CHAUDFONTAINE; la gare du chemin de fer et ses dépendances à SAINT-GHISLAIN.

○ L'atelier d'architecture namurois de l'Arbre d'Or a lancé un vaste projet de rénovation pour un centre d'affaires international des anciens bâtiments des moulins de BEEZ (Namur) qui remontent principalement au XIX^e siècle. Superficie globale de 18.000 m² pouvant loger des bureaux, salles de réunion, services de communication, Horeca et 460 emplacements de parking. Le projet comprend l'ajout d'une entité nouvelle, en aval, sous la forme de six «silos tours», sans doute plus discutables.

○ Une initiative du Conseil de l'Europe cherche un projet de réaffectation qui sauverait tout à fait les installations du charbonnage du Bois du Cazier à MARCINELLE. On n'en sait pas encore plus.

Appel

Des menaces de démolition planent sur le **gazomètre** de Dinant (il a fait l'objet de la couverture de notre numéro...). Une enquête serrée est en cours. On demande très rapidement à ceux que cette typologie intéresse, de bien vouloir fournir des renseignements sur l'histoire, l'évolution technologique et les exemplaires conservés des gazomètres en Wallonie et à Bruxelles. A transmettre directement au siège du P.I.W.B. ou à la rédaction du «Bulletin». Merci!

○ Comme annoncé dans le numéro précédent, l'**inventaire «de référence» d'archéologie industrielle** mené par PIWB à la demande de la Région Wallonne s'est poursuivi. Mais il a fallu élarguer et, par exemple, renoncer à y inclure des secteurs trop vastes ou multi-formes (chemins de fer) ou déjà bien étudiés (châteaux d'eau); il a fallu également n'y point faire figurer les éléments disparus. Au stade actuel, l'inventaire porte sur un millier de sites «à étoiles» (triple catégorie de qualité, depuis les «monstres sacrés» jusqu'aux exemplaires banalisés) et devrait devenir une sorte d'argus, en particulier pour les administrations concernées. Une deuxième tranche de subsides sera demandée en vue de finaliser complètement l'enquête actuelle sur environ 500 sites et sur un listing abouti. La suite? Une publication est espérée, au moins dans une forme synthétique. Car un inventaire exhaustif des sources, des travaux et des repérages sur le terrain mènerait beaucoup trop loin et demanderait des efforts bien supérieurs. Il aura le mérite d'exister enfin, et de permettre d'enrayer les démolitions de témoins précieux, parfois uniques.

Signalons qu'une enquête analogue s'effectue à Bruxelles, et qu'un inventaire pour la région germanophone vient de paraître («Mit Wasser und Dampf»). Sans doute une réunion scientifique sera-t-elle mise sur pied pour évaluer comparativement les résultats du travail, lorsqu'il sera terminé, et envisager une coordination des travaux réalisés.

○ Les dossiers relatifs aux six **«National Landmarks»** retenus pré-sentement dans la Communauté francophone pour figurer sur la liste du TICCIH International ont été envoyés à Paris; ils portent sur le Grand-Hornu, le Canal du Centre, le site de Bois-du-Luc, le Val-Saint-Lambert, le charbonnage du Bois-du-Cazier et le site de Tour-et-Taxis à Bruxelles. Ils seront incorporés dans un document international qui fera office à la fois d'inventaire de reconnaissance mondiale des œuvres majeures du patrimoine industriel et de liste de sauvegarde potentielle. Car leur publication même ne garantit pas, sans doute, leur maintien ou leur survie évidente, mais elle aura valeur de signe de notoriété générale et entraînera vraisemblablement une forme de protection morale bénéfique pour l'avenir des monuments en question. D'autres sites s'ajouteront-ils bientôt aux précédents?

○ La publication des actes du **colloque TICCIIH de 1991-1992** est en bonne voie, avec le concours de la Fondation Roi Baudouin. Elle rassemblera un compte rendu général du colloque, quatorze textes de communications sélectionnées (en français et en anglais), ainsi qu'une synthèse d'analyse transversale (en cours d'élaboration). Sa diffusion sera restreinte.

○ Nous allons inaugurer une rubrique nouvelle! Elle sera destinée à recueillir des témoignages et des opinions sur des réalisations d'archéologie industrielle, accessibles au public (sites, musées, bâtisses, collections, etc.), qui sont exemplaires et qui «valent le détour» lors d'un voyage ou durant un périple, en Belgique ou à l'étranger. Elle pourra également fournir des informations pratiques aux futurs visiteurs.

Faites donc part de vos «découvertes» en la matière! Quelques lignes ou davantage, une illustration, une adresse, peuvent suffire à éveiller l'intérêt et à provoquer l'envie de voir cela aussi. De toute façon, les curieux ne manqueront pas de suivre vos suggestions.

Dans le prochain numéro: le musée du chemin de fer à YORK (G.B.).

○ **Les racines d'une région - 5 parcours dans Bruxelles**
De jeugdjaren van een gewest - 5 Toers door Brussel
De roots of a region - 5 Tours through Brussels

La Fonderie a conçu et proposé ce programme de parcours d'histoire et d'actualité économiques, sociales et industrielles dans la Région bruxelloise. Les parcours 4 et 5 sont conçus et réalisés par **Het Scarlaken**.

Bruxelles-Capitale détient un patrimoine d'histoire dont la richesse est méconnue et fatalement négligée. Par ailleurs, assurer les équilibres économiques et sociaux représente un défi permanent pour la jeune Région.

Les éléments du passé, du présent, les enjeux de l'avenir, sont étroitement liés dans une même évolution. C'est ce que La Fonderie se propose de faire découvrir.

Deux cent septante deux parcours se dérouleront du 3 mai au 29 novembre 1992. Ils seront présentés en français, en néerlandais et en anglais. Ils se feront à pied, en autocar ou en bateau, selon les thèmes. Huit mille visiteurs sont attendus au cours de cette première année.

Nous savons combien vous êtes soucieux de citoyenneté et d'intégration des populations dans une identité régionale et européenne. Raconter l'histoire du travail et des industries, du logement et des voies navigables, en débouchant chaque fois sur l'actualité, nous paraît la meilleure manière de retrouver des racines et d'affiner des prises de positions qui engagent l'avenir.

La Fonderie est aujourd'hui connue pour ses actions de sauvetage du patrimoine industriel, citons la Brasserie Wielemans. Elle est aussi connue pour ses recherches, ses études et la publication des «Cahiers de La Fonderie», la seule revue d'histoire sociale et industrielle en Belgique. Le numéro de décembre 1991 est d'ailleurs consacré à l'industrie du chocolat.

La Fonderie réalise actuellement un inventaire et une sélection des immeubles industriels et sociaux significatifs. Elle dispose aussi d'une phototèque de plus de 16.000 clichés et d'un Centre de documentation devenu référence.

La région de Bruxelles-Capitale a décidé de soutenir ce programme de Parcours. La Fonderie désire le faire connaître au grand public, car il n'est pas habituel de montrer la face économique et industrielle de Bruxelles et il lui semble essentiel de valoriser cette face cachée.

Renseignements: La Fonderie, rue Ransfort 27 - 1080 Bruxelles
Tél.: 02/410.10.80.

Rapport du Conseil d'Administration sur l'activité de l'asbl en 1990.

Le Conseil d'Administration s'est réuni à Coe le 24 novembre 1990, à Grimbergen le 2 février, à Bruxelles le 14 mars et au Botanique, à Bruxelles, le 23 mars. En outre, de très nombreuses réunions de bureau ont eu lieu afin de préparer l'organisation du congrès international ICCIH 90, en septembre dernier.

Nous avons produit deux bulletins, n^{os} 19 et 20, dont le premier comporte l'itinéraire commenté des visites d'archéologie industrielle effectuées en Wallonie durant le congrès. En outre, à l'occasion du même congrès, nous avons publié, grâce à l'aide de la Communauté française, un ouvrage collectif intitulé: «Wallonie-Bruxelles, Berceau de l'industrie sur le continent européen». Ce livre, qui comporte 255 pages et 160 illustrations, est la première tentative de synthèse sur l'archéologie d'un certain nombre de secteurs industriels de la région wallonne. L'accueil qui lui est réservé démontre l'intérêt qui existe chez nous pour ce genre de sujet et, à cette occasion, ce n'est pas notre moindre satisfaction que de constater combien le monde de l'industrie se montre enfin réceptif à l'étude de ce patrimoine.

Au reste, le congrès de septembre 90 fut l'occasion pour notre association de jouer son rôle de révélateur, de stimulant et de coordinateur. Sous la conduite active du président du TICCIH Belgium, nous avons fourni un effort de mobilisation particulière, d'autant plus que, si la collaboration, du côté des participants et intervenants néerlandophones, fut nombreuse et enthousiaste, comme il se doit au plan national, on ne peut en dire autant des pouvoirs subsidiaires du nord du pays, mal informés ou circonvenus, en l'occurrence, par un interlocuteur malveillant qui se trouvait être, à l'époque, le représentant de la VVIA au sein du TICCIH Belgium. J'ajoute que ce cas malheureux, qui empoisonnait les relations avec nos collègues flamands depuis de nombreuses années, est en passe d'être résolu.

De notre côté, nous n'avons eu qu'à nous féliciter du soutien financier accordé par la Communauté française. Il nous a permis de faire face à des charges particulièrement lourdes au cours de cet exercice.

De même, la Région wallonne et la Région bruxelloise ont largement appuyé les efforts du TICCIIH Belgium et il convient de le souligner ici.

En ce qui concerne plus particulièrement notre association, le Ministre de l'Aménagement du Territoire lui a confié, par arrêté du 9 avril 1990, la réalisation d'un inventaire illustré des sites industriels wallons, intéressants au point de vue architectural et historique, susceptibles d'être réhabilités. Pour des raisons administratives, cet inventaire n'a pu être entamé en 1990.

P.I.W.B. compte actuellement 165 membres, soit une légère augmentation par rapport à l'exercice écoulé. Nos visites du samedi après-midi reçoivent bon accueil de nos membres, un encouragement à poursuivre dans cette voie.

Enfin, on notera que l'action de P.I.W.B. a été particulièrement mise en valeur aux yeux des spécialistes étrangers à l'occasion d'ICCIH 90 et que tant les sujets traités dans les exposés relatifs à la Wallonie et à Bruxelles que les visites de sites de ces régions ont véritablement accrédité, au plan international, notre patrimoine industriel.

Rapport du Conseil d'Administration sur l'activité de l'A.S.B.L. «Patrimoine Industriel Wallonie-Bruxelles» au cours de l'Exercice 1991

Le Conseil d'Administration s'est réuni à Pétange (G.D. de Luxembourg) le 22 juin 1991, à Gand le 19 octobre, à Bruxelles le 29 février 1992 et ici même, à La Louvière (Compagnie du Canal du Centre), ce 28 mars.

Nous avons publié le bulletin n° 21 et le n° 22 est actuellement sous presse. Le ralentissement du rythme de nos publications n'est pas dû à une diminution de nos activités mais bien à la restriction budgétaire qui s'imposait avant d'avoir apuré les frais d'édition de notre livre «Wallonie-Bruxelles. Berceau de l'industrie sur le continent européen». D'un autre côté, la part prépondérante que notre association a prise en Belgique dans la charge financière du congrès I.C.C.I.H. 90 nous a imposé de concentrer nos ressources sur cet événement. Actuellement, ainsi que le trésorier vous le précisera, notre situation financière est restaurée et nous autorise à envisager d'autres activités avec plus d'aisance. La Communauté française, que je remercie à nouveau en cette occasion, nous a accordé un soutien financier qui a permis non seulement à P.I.W.B. de poursuivre sa mission mais, en l'occurrence, à la Belgique toute entière de ne pas faillir à ses engagements au plan international lors de la tenue du Congrès.

J'ajoute que l'intégration de notre association au sein du T.I.C.C.I.H. Belgium s'est définitivement opérée cette année, en accord avec de nouveaux partenaires néerlandophones pour représenter le nord du pays.

La réalisation par nos soins de l'inventaire illustré des sites industriels wallons, que nous a confiée le Ministre de l'Aménagement du Territoire, a débuté en septembre 91. Cette étude, s'est révélé d'une ampleur considérable en raison du nombre de sites (environ 2.500) à examiner et de la rareté ou de l'imprécision des renseignements disponibles à leur sujet. Le mandat qui nous avait été confié dans ce cadre vient de s'achever et le volume de travail important qui reste à

accomplir afin de parachever la mission nous a incités à solliciter du Ministre compétent un second mandat, également d'une durée de six mois.

Nous avons également complété, au cours de l'exercice écoulé, le dossier des «Landmarks» wallons et bruxellois: Grand-Hornu, Canal du centre, Bois-du-Luc, Bois du Cazier, Val Saint-Lambert, Tour-et-Taxis.

Nous intervenons, et cette action n'est pas achevée, dans divers dossiers de sauvegarde, tels la gare de Pepinster et le gazomètre de Dinant.

P.I.W.B. était représenté au colloque sur les châteaux d'eau, tenu à Bruxelles le 16 mai 91, à celui sur les archives d'entreprise, organisé par Tractebel le 19 juin, à celui sur les musées techniques tenu à Bruxelles le 21 novembre, et à celui de Mulhouse sur «Patrimoine technique de l'industrie», qui vient d'avoir lieu les 19 et 20 mars courant.

Notre association compte à ce jour 167 membres. Le chiffre se maintient mais il reste modeste. Il incite à poursuivre l'effort de recrutement.

Enfin, signalons que notre association a participé à l'élaboration des actes du congrès I.C.C.I.H. 90 de Bruxelles au niveau du comité scientifique d'encadrement, ainsi qu'à celle du rapport national d'archéologie industrielle qui sera présenté au prochain congrès international de Madrid.

C. GAIER,
Président

Patrimoine Industriel Wallonie-Bruxelles

Association sans but lucratif — siège social :
Musée d'Armes, Quai de Maestricht, 8, B-4000 Liège (Belgique)
Tél. 041/23.31.78 ou 23.15.62

Conseil d'administration

Président: Claude GAIER
Vice-Présidents: Jacques LIEBIN
Jean-Jacques VAN MOL
Secrétaire: Jean DEFER
Trésorier: Jean DEFER
Membres: Claude-M. Christophe, André DAGANT, Henri-Joseph DELREE,
Jean-Pierre DUCASTELLE, Jean-Pierre GAILLIEZ, Luc-F. GENICOT,
Roger MOSSERAY, A. SPITAEELS, SCHUMAKER, Guido VANDERHULST.

Cotisations annuelles (voir page 31)

Membre individuel effectif:	500 FB
Associations culturelles:	750 FB
Associations commerciales:	1.000 FB
Membres protecteurs:	3.000 FB

A verser au compte 068-2019930-29 de l'A.S.B.L.
Patrimoine Industriel Wallonie-Bruxelles,
8, Quai de Maestricht, 4000 Liège.

Bulletin périodique trimestriel

Publié avec l'aide de la Communauté Française
Rédaction: Luc-F GENICOT ou Jean-Pierre HENDRICKX, c/o C.H.A.B.
Collège Erasme, place Blaise Pascal, 1,
B-1348 LOUVAIN-LA-NEUVE
Tél.: 010/47.48.73 ou 47.49.19 ou 47.45.89
Fax: 010/47.38.95

René BRION
73, Berkendallaan - 1800 Vilvoorde
Tél.: 02/267.25.53

Editeur responsable: Claude GAIER
35/11, rue F. Lapierre
B-4620 FLERON